

LE DOCTEUR SANS PAREIL

COMÉDIE EN UN ACTE, EN
VERS

Représentée pour la première fois sur le théâtre national de l'Odéon,
le 15 janvier 1875.

(253e ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE MOLIÈRE)

Préface d'Auguste VITU

HERVILLY, Ernest d'

1887

Publié par Ernest et Paul Fièvre, Février 2017

LE DOCTEUR SANS PAREIL

COMÉDIE EN UN ACTE, EN
VERS

Représentée pour la première fois sur le théâtre national de l'Odéon,
le 15 janvier 1875.

(253e ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE MOLIÈRE)

Préface d'Auguste VITU

ERNEST D'HERVILLY

Tous droits réservés.

PARIS L. FRINZINE, ÉDITEUR 112, Boulevard
Saint-Germain, 112

1887

PRÉFACE

Le nombre des pièces de théâtre dont Molière a été le héros, le sujet ou le prétexte, est cent fois plus considérable que celui de ses chefs-d'oeuvre. Mis à la scène de son vivant par des critiques ou des jaloux, les apothéoses commencèrent au lendemain de sa mort, il y a deux cent quatorze ans. Depuis ce temps, nos grands théâtres littéraires n'ont pas laissé passer une seule fois l'anniversaire de sa naissance, le 15 janvier 1622, sans le célébrer par quelque hommage pieux, pièces de circonstance, compliments en vers, etc.. On en ferait une bibliothèque, qui comprendrait certainement plus de mille compositions diverses. Plusieurs d'entre elles, dues à de jeunes écrivains, qui, au début de leur carrière, se plaçaient sous le patronage du grand poète comique, ne sont pas indignes de survivre à l'occasion qui les vit naître.

Je dis cela particulièrement pour mon ami Ernest d'Hervilly qui, à cinq anniversaires différents, a célébré Molière, partageant le ferveur de son culte entre les deux temples consacrés, la Comédie-Française et l'Odéon.

C'est ainsi que le Malade réel, le Docteur sans pareil, le Magister, Poquelin père et fils et, en dernier lieu, Molière en prison, firent applaudir le nom d'Ernest d'Hervilly, qui d'ailleurs possède tant de titres à l'estime des lettrés. L'auteur de la Belle Sainara, du Parapluie, et d'autres délicieuses comédies, pleines d'originalité, de grâce et d'esprit, n'a-t-il pas écrit des livres charmants, qui lui ont valu deux fois les palmes de lauréat de l'Académie française ; non moins que le titre, maintenu fort rare, d'officier de l'Instruction publique ? Parmi ces livres d'une lecture attrayante et souriante, il en est deux, les Contes pour les grandes personnes et Mesdames les Parisiennes, que de bons juges n'ont pas craint de comparer aux plus fines Sketches de Charles Dickens.

Il faut beaucoup d'esprit pour louer dignement Molière et aussi beaucoup de tact ; car ce grand génie, fait de haute raison et de bon sens, impose à ses admirateurs, avec le respect de ces qualités maîtresses, le souci de la langue et l'approbation des honnêtes gens.

En réunissant aujourd'hui le faisceau des compositions moliéresques d'Ernest d'Hervilly, son intelligent éditeur rend un véritable service non seulement aux admirateurs de Molière, mais aussi aux bibliothèques scolaires et aux théâtres de salon. Il n'est pas un seul de ces petits poèmes dramatiques qui ne réponde aux sentiments simples et touchants de la morale la plus pure. L'amour paternel et l'amour filial, l'enthousiasme de l'art et de la poésie, mis en lumière et aiguisés par les traits innocents d'un esprit vif et clair, ce sont là des tableaux et des idées qui sont assurés de plaire aux jeunes gens comme aux jeunes filles, à leurs grands parents comme à leurs éducateurs.

Ernest d'Hervilly, dont l'originalité personnelle est très accentuée et qui lui donne une parure sonore de rimes étincelantes, ne se contente

pas d'admirer Molière en poète, il s'attache à le faire aimer ; en le montrant dans des situations, quelquefois inventées, il le peint tel qu'il fut réellement, éloquent, généreux, hardi dans ses conceptions, constant dans ses amitiés comme dans ses principes, adorable toujours, et, qu'on me passe le mot qui rend exactement ma pensée par une comparaison familière, bon comme le bon pain.

Auguste Vitu.

4 janvier 1887.

**CETTE COMÉDIE EST DÉDIÉE Avec
l'expression de mes sentiments d'amitié et de
reconnaissance À H. ?F. DUQUESNEL
L'ingénieur et lettré directeur de l'Odéon,
puis de la Porte-Saint-Martin.**

PERSONNAGES.

JEAN POQUELIN, maître tapissier M. CLERH.
FRITELIN M. POREL.
MONSIEUR ASTRINGENT, médecin M. TOUSE.
MAITRE BEJART, procureur au Châtelet .. M. FRANÇOIS.
UN CHARLATAN M. MONVAL.
JEAN-BAPTISTE M^{LLE}. ANTONINE.
FRANÇOIS BERNIER M^{LLE}. C. COLAS.
MADELEINE BEJART M^{LLE}. B. BARETTA.
TOINETTE M^{LLE}. CHERON.
Badauds et populaire.

Paris, 1643.

*Nota : Extrait de CINQ ANNIVERSAIRES DE MOLIÈRE
1874 - 1875 - 1877 - 1881 - 1886 COMÉDIES EN
VERS.*

LE DOCTEUR SANS PAREIL

Le coin de la rue Saint-Honoré et de la rue des Vieilles-Étuves. À droite, la maison de Jean Poquelin, surnommée la Maison des Singes, à cause d'une sculpture grotesque dont elle est ornée.

À gauche, le logis de M. Astringent. Le théâtre portatif d'un marchand d'orviétan s'élève au fond de la scène.

SCÈNE I.

Poquelin, puis Monsieur Astringent.

POQUELIN.

Il sort de sa maison et va frapper à coups redoublés à la porte de Monsieur Astringent.

Hé ! Monsieur Astringent !

Nouveaux coups de marteau.

Paraît M. Astringent, en costume classique de médecin.

MONSIEUR ASTRINGENT.

Quoi ! C'est vous, de la sorte.
Unguibus cum rostro, qui frappez à ma porte ?

Il lui touche le poignet.

Maître Jean Poquelin, mon voisin, vous avez
Le métacarpe encor solide, vous savez !...

POQUELIN, avec colère.

5 Bon ! Mais, vous, vous avez, ce qui fait qu'on enrage,
Le tympan déjà bien affaibli pour votre âge,
Mon cher voisin, Monsieur Astringent !...

MONSIEUR ASTRINGENT.

Là, tout doux.

POQUELIN.

Eh ! Je suis calme, moi !

MONSIEUR ASTRINGENT.

Çà, que me voulez-vous ?
10 Qui vous fait, à grands cris, hors de votre boutique,
Réclamer les secours de la thérapeutique ?
Montrez-moi votre langue...

POQUELIN, furieux.

Au diable !

MONSIEUR ASTRINGENT, d'un air fin.

Ah ! Mon gaillard,
Pour venir implorer les lumières de l'art
Avec tant de fracas, il faut... oui, je devine...
Madame Poquelin est près...

POQUELIN.

Ai-je la mine
15 D'un homme que le Ciel va doter d'un marmot ?

MONSIEUR ASTRINGENT.

Eh ! Eh !

POQUELIN.

Vous êtes fou !

MONSIEUR ASTRINGENT.

Je retire mon mot.

POQUELIN.

Vous avez raison ! Rien de pareil ne m'amène.
Ma femme est en province, et rit, et se promène.
Et beaucoup d'eau, beaucoup ! Passera sous les ponts
20 Avant... c'est bien assez d'avoir eu trois poupons !

MONSIEUR ASTRINGENT.

Mais...

POQUELIN.

Mon fils Jean-Baptiste est malade.

MONSIEUR ASTRINGENT.

Qu'entends-je !

POQUELIN.

Oui, malade, et je viens vous chercher...

MONSIEUR ASTRINGENT.

Chose étrange !

POQUELIN.

Point. ? Il se tue avec son collègue, voilà !
Et les pauvres parents, c'est bien simple cela,
25 Payent les violons toujours après la danse !

MONSIEUR ASTRINGENT.

Votre fils est au lit ; quelle coïncidence !
Mon filleul est malade aussi, de ce matin.

POQUELIN.

Comment ! François Bernier ?

MONSIEUR ASTRINGENT.

Il n'est que trop certain.
Mon filleul a la fièvre ; il tremble ; il a l'oeil triste...

POQUELIN.

30 Tiens ! C'est très étonnant ! C'est comme Jean-Baptiste :
Il tremble, il a la fièvre, et mornes sont ses yeux.

MONSIEUR ASTRINGENT.

C'est le cas de François ! ? Quel lien curieux
Entre ces deux enfants ? C'est par la sympathie
Que la peine de l'un par l'autre est ressentie !
35 Oui, votre Jean-Baptiste et François, mon gamin,
Sont bien, comme l'on dit, les deux doigts de la main.

POQUELIN, grondeur.

Oui, monsieur Astringent ! Vous parrain, et moi, père,
Nous pouvons l'avouer : tous les deux font la paire !

MONSIEUR ASTRINGENT.

Ce sont deux grands amis de collège, en effet !

POQUELIN.

40 Oui, le mal que fait l'un, l'autre à l'instant le fait !

MONSIEUR ASTRINGENT, d'un ton conciliant.

Peuh ! C'est l'âge ? À quinze ans, rappelez-vous, nous eûmes
Comme eux force défauts, et comme eux... force rhumes !

POQUELIN.

Je ne me souviens pas... non ! ? À quinze ans j'aidais
Mon père tapissier à dresser lits et dais ;
45 J'accommodais fort bien des coussins d'escabelle.
Aujourd'hui la jeunesse au négoce est rebelle !
Et mon fils, confondant tabis, soie et satin,
N'est plus rien qu'un squelette, avec tout son latin !

Tabis : Étoffe de soie unie et ondé,
passée à la calandre sous un cylindre
qui imprime sur l'étoffe les inégalités
onduleuses gravées sur le cylindre
même. [L]

MONSIEUR ASTRINGENT.

Trop apprendre en effet fatigue les méninges !

POQUELIN, montrant sa maison.

50 C'en est fait du renom de la Maison des Singes !
Mon métier fait horreur à Jean-Baptiste, enfin !
Oui, mais je ne veux pas, moi, qu'il crève de faim
Et que mon nom périsse ! Aussi j'ai par avance
Demandé de ma charge, au Roi, la survivance
55 Pour ce coquin de fils ! ? Il sera tapissier,
Malgré lui, je le veux, et non écrivassier !
Mais laissons ce discours qui m'irrite à cette heure,
Et daignez, s'il vous plaît, me suivre en ma demeure.

MONSIEUR ASTRINGENT.

Très volontiers, voisin.

Ils se dirigent vers le logis de M. Poquelin.

POQUELIN.

Il voulait se lever !...

MONSIEUR ASTRINGENT.

60 L'imprudent !

POQUELIN.

... Il voulait, quoi qu'il pût arriver,
Aller à son collègue !

MONSIEUR ASTRINGENT.

Ah ! L'enragé ! C'est comme
Mon François !

POQUELIN.

Mais je suis, vous le savez, un homme...

MONSIEUR ASTRINGENT.

Ferme !

POQUELIN.

Vous l'avez dit. Or j'ai donc intimé
À ce fou l'ordre net de dormir.

MONSIEUR ASTRINGENT.

Optime !

À la fenêtre située au-dessus de la porte du logis de Monsieur Poquelin apparaît, à ce moment, la tête souriante de Jean-Baptiste, coiffé d'un énorme bonnet de malade.

65 Pour mon filleul François j'ai fait la même chose.

Apparition de François, coiffé comme Jean-Baptiste, à la fenêtre de sa chambre, au-dessus de la porte de la maison de Monsieur Astringent.

Maintenant, jusqu'au soir, dans son lit il repose.

POQUELIN.

Bien, monsieur Astringent ! ? Mais entrez donc chez nous.

MONSIEUR ASTRINGENT.

Après vous.

Ils se font les grandes politesses de la tradition.

POQUELIN.

Non ; passez !

MONSIEUR ASTRINGENT.

Après vous.

POQUELIN.

Après vous.

Ils entrent ensemble en se heurtant.

SCÈNE II.

Jean-Baptiste, François Bernier.

JEAN-BAPTISTE, de sa fenêtre.

Psst ! François !

FRANÇOIS, de sa fenêtre.

Jean-Baptiste.

JEAN-BAPTISTE.

Est-ce fait, Camarade ?

FRANÇOIS, riant.

70 Oui, c'est fait, et je suis extrêmement malade !

JEAN-BAPTISTE.

Très bien ! ? Mais maintenant lève-toi sans retard, Décampe, et va chercher Madeleine Béjart. Le grand jour est venu, François !... Mais je babille... À bientôt ! Vite ! Cours !

FRANÇOIS.

À l'instant ! Je m'habille.

JEAN-BAPTISTE.

75 Adieu ! J'entends monter mon père et ton parrain,
Je me recouche !

FRANÇOIS.

Bon ! Déploie un front d'airain !

JEAN-BAPTISTE.

Sois tranquille ! Je sais jouer la comédie.

FRANÇOIS.

Au revoir.

Il disparaît.

JEAN-BAPTISTE, tendant l'oreille.

Les voilà. ? Vite, à la maladie !

Il rentre dans sa chambre.

FRANÇOIS, sur le seuil de la maison de M.

Astringent.

80 Le beau jour ! ? Me voici libre jusqu'à ce soir.
Pas de collègue ! ? Tout me semble aimable à voir
Ici-bas ! ? Que je plains les Lombards dans leurs banques
Tout le jour enfermés.

Il aperçoit les tréteaux du charlatan.

Vivat ! Des saltimbanques !

Avec ravissement.

85 Ah ! C'est cela qui donne un air joyeux soudain
À ce coin de Paris, et le change en Éden !
Je me disais aussi : quelle métamorphose !
Notre rue est charmante et le ciel est tout rose !
Et j'en étais surpris, et j'en restais tout coi...
Mais je vois ce théâtre et je comprends pourquoi
90 Notre rue aujourd'hui semble de gâté pleine...
Vivat ! Allons chercher bien vite Madeleine !

Il sort en courant.

SCÈNE III.

Monsieur Astringent, Poquelin, Jean-Baptiste, à la fenêtre.

POQUELIN.

Eh bien, qu'en dites-vous ?

MONSIEUR ASTRINGENT, hochant la tête.

Heu...

POQUELIN.

Mais encore ?...

MONSIEUR ASTRINGENT.

Heu !...

POQUELIN.

C'est donc fort grave ?

MONSIEUR ASTRINGENT.

Heu... Mais, je pense avant peu,
Rassurez-vous, voisin, vous le tirer d'affaire.

JEAN-BAPTISTE, ironiquement.

95 Oui, je serai guéri, rapidement, j'espère,
Monsieur le médecin.

Il disparaît.

MONSIEUR ASTRINGENT.

Mais quel bizarre enfant !
À peine m'a-t-il vu qu'il s'est caché, pouffant
De rire sous ses draps !

POQUELIN.

Bah ! Excusez le drôle.

MONSIEUR ASTRINGENT.

100 L'avenir le destine à je ne sais quel rôle,
Mais on dirait vraiment que sur les médecins
Il a, dès à présent, de forts méchants desseins.
Moi, je crois qu'il est né, voisin, pour la satire :
Il ne montre pas la langue, il me la tire !...

POQUELIN.

Peuh ! C'est l'âge... À quinze ans, rappelez-vous, la peau
Nous démangeait à voir la robe et le chapeau...

Un salut.

105 Que vous portez si bien...

MONSIEUR ASTRINGENT, sèchement.

De tant d'inconvenance,
Non, maître Poquelin, je n'ai pas souvenance...
À quinze ans, moi, j'aidais mon père médecin.
Et s'il saignait, monsieur, je tenais le bassin !
Hélas ! À ce noble art mon filleul est rebelle :
110 Il voudrait voyager !... C'est me la bailler belle !
Mais quittons ce discours irritant. ? Je m'en vais
Par la ville, porter ma science aux chevets
Des gens chez qui tarit le suc de la nature !

POQUELIN.

Moi, je vais visiter... une vieille tenture.
115 Parbleu ! Sommes-nous pas tous deux des médecins ?
Je refais la santé des mobiliers malsains :
Vous traitez, je répare. ? À chacun sa recette
Et son instrument, mais l'aiguille et la lancette
Sont, grâce au grand savoir qui guide notre main,
120 Utiles tous deux au pauvre genre humain :
Moi, je rends à l'étoffe une vie épuisée,
Vous, vous soignez le corps dont la trame est usée.
Oui, confrère, et parfois, mon Dieu ! Nous guérisons...

MONSIEUR ASTRINGENT, riant.

Très juste ! ? Et l'on nous paye à tous deux les façons.

POQUELIN.

125 Bien répondu ! Ma foi, je l'oubliais.

Il fouille dans sa poche.

MONSIEUR ASTRINGENT, se défendant.

De grâce !...

POQUELIN, lui tendant de l'argent.

Prenez donc.

MONSIEUR ASTRINGENT, repoussant l'argent.

Croyez-vous que l'on soit de la race
De ces gens...

POQUELIN.

Non. Prenez ; cher monsieur Astringent.

MONSIEUR ASTRINGENT.

Ah ! Je n'en ferai rien ! On n'est pas indigent !
Et travaille pour l'art...

POQUELIN, offensé.

Et moi, de par mon aune !
130 Et n'entends pas non plus recevoir en aumône

Vos conseils éclairés...

MONSIEUR ASTRINGENT, tendant la main.

Vous le prenez si haut !...

POQUELIN, il remet la bourse dans sa poche.

Adieu ! Nous réglerons cette affaire tantôt.

Il salue et sort par la droite.

MONSIEUR ASTRINGENT, faisant la grimace.

Encore un débiteur à mettre sur ma liste.

Il sort par la gauche.

SCÈNE IV.

JEAN-BAPTISTE, en habit d'écolier, sur le seuil de la maison paternelle.

135 Enfin ! ? Ils sont partis. ? Courage, Jean-Baptiste !
Voici l'instant d'être un homme et d'aller au combat !

Il fait quelques pas en avant.

140 Mais quoi ! La peur me prend tout à coup ! Mon coeur bat...
Au bord du nid, j'hésite en mesurant l'espace... !
Allons donc ! ? Imitons ce jeune oiseau qui passe,
Faible et seul, mais bravant filets et grains de plomb !
En avant ! En avant ! Tel Christophe Colomb
Sur des flots inconnus, calme et cherchant un monde.

Après un silence.

Mais que font mes amis ?... Si nul ne le seconde,
Ah ! Christophe Colomb va rentrer tout honteux
Au port, sans l'Amérique... Ah ! Du bruit !... Ce sont eux !

SCÈNE V.

Jean-Baptiste, Madeleine, François.

MADELEINE.

145 Bonjour, ami !

JEAN-BAPTISTE.

Bonjour, ma belle Madeleine.

FRANÇOIS, montrant Madeleine.

On gardait la maison en filant de la laine,
Comme à Rome, mon cher !... on objectait ceci,
Cela... Mais, vrai César : veni, vidi, vici,
Et, succès qui couronne, en le flattant, mon zèle,
150 Me voici de retour avec mademoiselle.

MADELEINE.

Oui, mais papa, ce soir, d'un revers de sa main,
Couronnera sur moi ton beau zèle romain !

FRANÇOIS, avec emphase.

Enfant ! Il faut apprendre à souffrir pour la gloire !

MADELEINE.

155 Enfin, si nous allons tous les trois à la foire
Saint-Germain, aujourd'hui, je ne me plaindrai pas...

FRANÇOIS.

La foire Saint-Germain a bien quelques appas,
Mais c'est un cerf-volant, moi, que je lui préfère...

MADELEINE.

Foin de ton cerf-volant. ? Voyons, qu'allons-nous faire ?

FRANÇOIS.

Demande à Jean-Baptiste.

MADELEINE, à Jean-Baptiste qui réfléchit.

160 Il dort, je crois !
Eh ! Jean-Baptiste ! Ami !

FRANÇOIS.

C'est vrai qu'il a l'air endormi !

JEAN-BAPTISTE.

Non, je pensais...

MADELEINE.

À quoi ? Dis-le !

JEAN-BAPTISTE, à part.

Comment m'y prendre
Pour leur dire, et surtout pour leur faire comprendre
Mon projet ?...

Haut.

Mais voyons, que disiez-vous, petits ?

MADELEINE, vivement.

165 Petits ? ? Eh bien, géant !... Quand nous sommes partis
De la maison, François disait : On va bien rire !
Mais c'est : on va pleurer beaucoup ! Qu'il voulait dire
Sans doute...

JEAN-BAPTISTE, à part.

Il faut parler...

MADELEINE, dépitée.

Ah ! Quel bonnet de nuit !
Ma foi, beau ténébreux, moi, je rentre sans bruit
Chez nous. On y peut rire et s'amuser.

Elle fait mine de s'en aller.

Servante...

JEAN-BAPTISTE, la retenant.

170 Reste, mon petit coeur !

FRANÇOIS.

Ton air nous épouvante.
Qu'as-tu donc ?

JEAN-BAPTISTE.

Je n'ai rien...

MADELEINE, jouant le désespoir.

J'ai tout quitté pour toi :
Gâteaux, parents, poupée ! ? Explique-nous pourquoi
Tu nous as fait venir.

FRANÇOIS.

Dis ! Quelle est ta manière
D'employer ce beau jour d'école buissonnière ?

MADELEINE.

175 Aurait-il des remords ?

FRANÇOIS, feignant de s'en aller à Madeleine.

Viens, laissons-le céans !

JEAN-BAPTISTE, les retenant.

Mes amis, écoutez...

FRANÇOIS.

Nous sommes tout béants.

JEAN-BAPTISTE.

Eh bien, je vous invite...

MADELEINE, avec empressement.

À la cligne-musette ?

JEAN-BAPTISTE.

Non.

FRANÇOIS.

À la balle ?

JEAN-BAPTISTE.

Non.

MADELEINE.

Dis-nous ton amusette.

JEAN-BAPTISTE.

Amis, je vous invite à tenter avec moi...

MADELEINE.

180 Mais quoi donc ?

JEAN-BAPTISTE.

La fortune !

FRANÇOIS.

Où, comment, et pourquoi ?

JEAN-BAPTISTE.

Allons courir le monde !

MADELEINE.

À pied ?

JEAN-BAPTISTE.

Ah ! Madeleine,
Avec vous ! Avec toi, François, par monts et plaines,
Qu'il serait doux d'aller, libres sous les grands cieus ;
Tendant les bras, ouvrant nos coeurs, ouvrant nos yeux,
185 Droit devant nous, cherchant la gloire !

FRANÇOIS.

Bon ! En route !
Voyager, c'est charmant ! Et ma joie est là toute.

JEAN-BAPTISTE.

Oui, je le sais, Bernier, ton esprit voyageur
Parfois dans ton cerveau bat de l'aile, songeur !
Il voudrait s'envoler, loin des banales fanges
190 De notre vieille rue, en ces pays étranges
D'où ceux qui les ont vus rapportent des récits
Qu'on écoute le soir, bouche béante, assis
En cercle autour d'un feu tranquille ?et dont on rêve !

FRANÇOIS.

Tu l'as dit ! Je voudrais, dût ma vie être brève,
195 Prendre l'essor et voir, sans y borner mon vol,
Corinthe, Pézenas, Londres, le grand Mogol !...

JEAN-BAPTISTE.

Tu les verras !

FRANÇOIS.

Vivat ! ? Je parcourrai le monde ?
Je verrai le Grand Turc, les mines de Golconde ?...

JEAN-BAPTISTE.

Oui, François, nous irons sur la terre si loin
200 Que nous en connaîtrons le moindre petit coin,
Du pays des Lapons aux indiens rivages !...

MADELEINE.

Oui, vous serez mangés par messieurs les sauvages !

FRANÇOIS.

Non ! Nous éviterons cet ennuyeux trépas
En débarquant chez eux... mais entre leurs repas.

MADELEINE.

205 Tout cela c'est très bien, oui. Mais moi, que verrais-je ?

JEAN-BAPTISTE.

Tu verrais, ? non plus deux échappés de collège,
Mais des peuples entiers et leurs rois avec nous
Se prosterner, mourant d'amour, à tes genoux !...

MADELEINE.

Ciel ! Jean-Baptiste ! Mais j'en serais fort en peine !

JEAN-BAPTISTE.

210 Nenni ! ? Je te connais, ma belle Madeleine !
Ce que ton coeur redoute, et c'est là son tourment,
C'est de voir s'écouler tes beaux jours tristement,
Sans bonheur, sans renom, au coin cendreau de l'âtre !
Ce qu'il faut à ton coeur, c'est la foule idolâtre
215 Muette de plaisir sous ton oeil triomphant,
Et soudain éclatant en longs bravos ! Enfant,
Tu désires tous bas les gloires de la scène...
Ne dis pas non ! ? Tu veux en des habits de reine,
Vaincre par ton talent cent mille spectateurs !
220 Oui, tu veux un théâtre et des adorateurs
Qui viendront s'entasser au parterre, fidèles,
Devant même qu'on ait allumé les chandelles !

Avec passion.

Le théâtre ! C'est là que tendent tous tes vœux
Et les miens, Madeleine ! Et comme moi, tu veux,
225 N'est-ce pas ? Au théâtre, objet de notre envie,
Donner éperdument, tout entière, ta vie !

MADELEINE, avec un enthousiasme enfantin.

Le théâtre !... Eh bien, oui, j'ai souhaité souvent
De paraître, héroïne ou soubrette, devant
Cette foule qui bat des mains et qui s'enflamme !
230 Héroïne, on la fait pleurer en rendant l'âme,
Au dernier acte, avec des mots tristes et doux ;
Soubrette, on la fait rire en dupant des jaloux,
En glissant des poulets aux mains des ingénues !
Être comédienne ! Être portée aux nues
235 Par un public ravi, quel sort délicieux !

JEAN-BAPTISTE.

Ce sort sera le tien, mon bijou précieux !
Viens ! Le succès t'attend ; il mettra dès l'entrée
Sa couronne de fleurs sur ta tête inspirée !

FRANÇOIS.

240 Le théâtre ! ? As-tu donc un théâtre, mon cher,
À nous offrir ?

JEAN-BAPTISTE.

Je l'ai ! ? C'est-à-dire qu'hier
Au maître de ceci j'ai fait la confidence
De mon projet, d'abord qu'il traita d'imprudence.
Mais je l'ai tant prié qu'il m'a tendu la main,
En me disant : « Eh bien, reviens ici demain. »
245 C'est pourquoi je t'ai dit d'être aujourd'hui malade,
Afin de t'avoir là, compagnon d'escapade,

Au moment où je vais affronter le regard
Du savant qui va lire et juger sans retard
Ceci.

Il montre un manuscrit avec modestie.

C'est une pièce en vers et que j'ai faite.

FRANÇOIS.

250 Es-tu donc bel esprit ?

MADELEINE.

Jean-Baptiste est poète !

JEAN-BAPTISTE.

L'aviez-vous oublié ? ? Ne vous souvient-il plus
Du Docteur sans pareil, qu'un matin je vous lus,
Et que, pour le jouer, tous les trois nous apprîmes ?
Eh bien, c'était de moi, cette farce et ces rimes !

FRANÇOIS et MADELEINE.

255 Auteur, salut !

JEAN-BAPTISTE.

Enfin, dites-moi, mes amis,
Si mon juge, charmé, tient ce qu'il m'a promis,
Aurez-vous, répondez, une âme assez hardie
Pour jouer fièrement, ici, ma comédie ?

MADELEINE.

260 Certes ! Comédienne ! Ô mon rêve adoré !
Oui, je serai princesse et je me coifferai
D'un diadème !

FRANÇOIS.

Moi, Jean-Baptiste, je t'aime !
Comédien ! ? Et plus de collège et de thème !
Jouer ! Et voyager !... Car nous voyagerons !

JEAN-BAPTISTE.

Dans tout cet univers... et dans ses environs !

MADELEINE.

265 Quel bonheur ! Je suis comme un oiseau hors de cage !

FRANÇOIS.

Alors, c'est dit : ce soir, ton homme nous engage ?

JEAN-BAPTISTE.

Si ma pièce lui plaît, et si nous lui plaisons,
Ce soir, nous débutons, là !...

FRANÇOIS.

Devant nos maisons ?
Mais, Jean-Baptiste, alors on va nous reconnaître !

MADELEINE.

270 Oui. Si ton papa met le nez à la fenêtre...

JEAN-BAPTISTE.

Nous reconnaître ?... Enfants ! ? Ignorez-vous donc l'art
De transformer avec la grimace, ? et le fard,
Ces traits sculptés et peints, là-haut, de main divine ?
Mais sous une perruque, est-ce que l'on devine
275 L'âge d'un front ridé d'abord par le charbon ?
Un peu de barbe grise et me voilà barbon !
Mais l'habit, le regard, la voix, le pas, le geste
Défont tout le travail de l'ouvrier céleste
Et l'acteur en compose un type ressemblant
280 Au modèle choisi. ? Du rouge avec du blanc
Me donnent un front d'âge ou le nez d'un ivrogne.
Ce secret, je l'appris à l'hôtel de Bourgogne,
Puis à l'hôtel d'Argent où grand-père, le soir,
Me menait tout petit.

MADELEINE.

Je renais à l'espoir !

JEAN-BAPTISTE.

285 Tenez, instruisez-vous : me voici jeune, ingambe,
Le poing aux reins, frisant ma moustache, la jambe
Tendue, et je suis prêt, dans mon feu sans égal,

À Madeleine.

À soupirer pour vous, ma reine, un madrigal.

FRANÇOIS.

Bravo !

JEAN-BAPTISTE, poursuivant sa démonstration.

Puis l'âge mûr m'ouvre ses rudes sphères ;
290 Le souci d'une femme et le poids des affaires
Contractent mon visage ; et, retenant des pleurs,
J'ai l'oeil sur les galants et l'oreille aux voleurs.

MADELEINE.

Très bien !

JEAN-BAPTISTE.

Vient la vieillesse : et j'approche du terme ;
Ma tête croule, hélas ! Le genou n'est plus ferme ;
295 Et le vieux Jean-Baptiste arrive à pas pesants :

D'une voix cassée.

Ah ! L'on n'a pas toujours ses jambes de quinze ans !

FRANÇOIS.

Parfait ! Je n'ai plus peur que l'on nous reconnaisse.

JEAN-BAPTISTE.

En avant !

MADELEINE.

Mais papa...

FRANÇOIS, du ton d'un vieillard.

Mon Dieu ! Que la jeunesse

Est peureuse !

JEAN-BAPTISTE.

Ton père ? ? Eh bien..., il sera fier

300 Si dans les trois enfants que nous étions hier,
Il voit, pleins d'une gloire à nulle autre seconde,
Des héros applaudis par les maîtres du monde !

Paraissent au fond de la scène le charlatan et Fritelin qui s'approchent de leur théâtre.

FRANÇOIS.

Jean-Baptiste, est-ce là ton homme ?

JEAN-BAPTISTE.

Oui, c'est bien lui.

À ses amis.

Qu'on me suive ! Il faut vaincre ou mourir aujourd'hui !

Ils abordent le charlatan.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, Le Charlatan, Fritelin.

LE CHARLATAN.

305 Ah ! C'est toi, mon enfant ?

JEAN-BAPTISTE.

Oui, maître, c'est moi-même,
Fidèle au rendez-vous. ? J'apporte mon poème.
Et voici mes amis, Madeleine et François,
Enhardis par l'accueil que de vous je reçois.

FRITELIN, saluant jusqu'à terre.

Salut, belle princesse, et vous, mes gentilshommes !

LE CHARLATAN, à son pitre.

310 Tais-toi donc, Fritelin !

FRITELIN.

Oui, maître.

LE CHARLATAN, à Jean-Baptiste.

Et tu te nommes ?

JEAN-BAPTISTE, avec hésitation et faisant signe à ses amis de se taire.

Je m'appelle... Molière !

FRITELIN.

Ah ! Quel singulier nom !

LE CHARLATAN.

En effet.

À Fritelin.

Connais-tu d'autre Molière ?

Il déroule le manuscrit.

FRITELIN.

Non ?

Je connais Rosimond, Floridor, la Rancune...
Mais de Molière point. - et je n'éprouve aucune
315 Ivresse en apprenant qu'il existe soudain !

FRANÇOIS, courroucé.

Monsieur, épargnez-lui, s'il vous plaît, le dédain.

JEAN-BAPTISTE, fièrement.

Molière est inconnu ? Je le rendrai célèbre...

FRITELIN, saluant.

Barbe d'aïeul ! Quel air ! - Vient-il des bords de l'Èbre,
Ce jeune capitain qui ne plaisante point,
320 Fronce son noir sourcil et nous montre le poing ?

MADELEINE, vivement.

C'est un Parisien !

FRITELIN, se voilant les yeux.

Barbe d'aïeul ! Madame,
Éteignez vos regards, ou sinon je rends l'âme...

LE CHARLATAN.

Tais-toi donc, Fritelin !... Laisse-moi parcourir
Ce manuscrit.

Il se met à lire.

FRITELIN.

Oui maître.

*Il amène les enfants sur le devant du théâtre, et s'adresse à
Jean-Baptiste.*

Ah çà, veux-tu mourir
325 À la fleur de ton âge ? Ah ! Le nigaud superbe !
Va ! Retourne attraper les papillons dans l'herbe !
Il en est temps encor. - Quoi ? Pour un mot, pour rien,
Pour la gloire ! Tu veux être comédien ?
Ô déplorable goût ! Ô passion barbare !
330 Tu n'as donc pas pour toi d'amitié tendre et rare,
Qu'à maltraiter ton corps tu puisses consentir ?

JEAN-BAPTISTE.

S'il faut souffrir, eh bien, je souffrirai !

FRITELIN.

Martyr !

Mais regarde-moi donc :

Il se frappe l'abdomen.

- Ceci (qui fut un ventre !)
D'une éternelle faim, hélas ! N'est plus que l'antré !
335 Ceci - (qui fut ma joue !) et c'était rondelet,
Maintenant, c'est un gouffre où se perd un soufflet !
Ceci -

Il se prend le nez, avec attendrissement.

Qui fut un phare allumé sur ma trogne
Et dont le feu, le soir, guidait le pauvre ivrogne,
Qu'est-ce à présent, seigneur ? Un misérable nez
340 Que ne reflètent plus les flacons étonnés ;
Car l'abstinence a fait, loin de toute cantine,
De ce coquelicot une pâle églantine...

Il s'essuie les yeux.

Voyez et frémissiez ! - Ah ! Courez, jeunes gens,
Retrouver vos papas, vos mamans, vos régents...

JEAN-BAPTISTE.

345 Nous sommes sans parents. Nous avons bon courage !

FRITELIN.

Songez-y, malheureux ! Lorsque l'hiver fait rage,
Plus de galette chaude et plus de bons dodos,
Mais le froid et la faim, et parfois, pour cadeaux,
D'énormes coups de pied... à la base des hanches !

JEAN-BAPTISTE.

350 C'est égal ! Je veux vivre et mourir sur les planches.

FRITELIN, abasourdi.

Quelle vocation !

LE CHARLATAN, roulant le manuscrit.

Molière, - en vérité,
Ton Docteur sans pareil, non, n'est pas sans gaieté.
C'est bien le canevas des farces d'Italie ;
Mais un je ne sais quoi s'y mêle à la folie ;
355 C'est un peu jeune, mais c'est vif autant que fin !

FRITELIN, railleur.

Monsieur est un génie ?

LE CHARLATAN.

Eh ! Tais-toi, Fritelin !
Enfants, c'est entendu : vous êtes de ma troupe,
Dès ce soir. Mais d'abord allons manger la soupe,
Et choisir les habits de vos rôles. - Venez !

FRITELIN, avec désespoir.

360 Il faut couper en cinq nos deux pauvres dîners !

LE CHARLATAN.

J'ai, je crois, votre affaire au fond de mes cassettes.

FRITELIN.

Barbe d'aïeul ! Pour cinq il nous faut des recettes !

Ils sortent tous.

SCÈNE VII.

Poquelin, Maître Béjart, puis Toinette.

POQUELIN.

Que m'apprenez-vous là, bon Dieu ! Maître Béjart ?

MAITRE BEJART.

365 Ma fille a disparu, vous dis-je ; et son départ
Doit être pour beaucoup le fait de Jean-Baptiste...

POQUELIN.

Mon fils ! Vous vous trompez...

MAITRE BEJART.

Non ! C'est la bonne piste :
Votre fils toujours rôde autour de mon logis...

POQUELIN.

Non ! C'est bien Madeleine, et pour vous j'en rougis,
Qui l'entraîne toujours hors de la bonne route...

MAITRE BEJART.

370 Sur ce que je vous dis, monsieur, je n'ai nul doute ;
Aussi j'allais chez vous tout droit...

POQUELIN, impatienté.

Stupide erreur !

MAITRE BEJART, courroucé.

Monsieur le tapissier !

POQUELIN.

Monsieur le procureur !

MAITRE BEJART.

C'est un rapt ! Je défère aux tribunaux la cause !

POQUELIN.

375 Mais je vous dis, - je suis bien certain de la chose,
Que mon fils est au lit !

MAITRE BEJART.

Quel mensonge grossier !

POQUELIN.

Monsieur le procureur !

MAITRE BEJART.

Monsieur le tapissier !

Entrée de Toinette, qui se lamente.

TOINETTE.

Quel malheur ! Que vont dire et monsieur et madame !

POQUELIN, prêtant l'oreille.

Hein.

MAITRE BEJART.

Que dit celle-ci ? C'est Toinon, sur mon âme !

TOINETTE.

Quelle affaire ! Où trouver monsieur ?

POQUELIN.

Qu'entends-je là ?

Suivi de Maître Béjart, Poquelin poursuit Toinette, qui ne voit pas son maître, et gémit de plus belle.

TOINETTE.

380 Sort cruel !

POQUELIN.

Parle donc !

TOINETTE.

Où courir ?

POQUELIN.

Me voilà !

TOINETTE, l'apercevant enfin.

Ah ! Monsieur !

POQUELIN.

Parle !

TOINETTE, pleurant.

Hi !

POQUELIN.

Mais parle donc, pendarde !

TOINETTE.

Hi !

POQUELIN.

J'enrage !

TOINETTE.

Monsieur !... J'ai fait mauvaise garde :
Jean-Baptiste est parti !

MAITRE BEJART, triomphant.

Là ! Ne l'ai-je pas dit ?

POQUELIN, furieux.

C'est votre fille encor !

MAITRE BEJART.

C'est votre fils maudit !

POQUELIN, menaçant Maître Béjart.

385 Maître Béjart !

MAITRE BEJART, même geste.

Monsieur Poquelin !

TOINETTE, pleurant.

Hi !

SCÈNE VIII.

Les mmes, Monsieur Astringent.

MONSIEUR ASTRINGENT.

Il arrive au moment où les gourmandes pleuvent, il les reçoit.

Corbaque !

Que vois-je ! Un magistrat décernant une claque
Au nez d'un tapissier prêt à fondre sur lui !
Sur quelle herbe avez-vous mis le pied, ce jourd'hui ?

POQUELIN.

Mon fils !

MAITRE BEJART, lui coupant la parole.

Ma fille !

TOINETTE, criant.

Hélas !

MONSIEUR ASTRINGENT, se bouchant les oreilles.

Quel concert effroyable !

POQUELIN.

390 Jean-Baptiste est parti !

MAITRE BEJART.

Madeleine est au diable !...

MONSIEUR ASTRINGENT, à Poquelin.

Une escapade ! Oh ! Oh ! - Mais alors mon filleul
Doit en être. Un malheur n'arrive jamais seul !
Vite assurons-nous-en.

Il entre dans sa maison.

TOUS.

Que l'enfance est ingrate !

MONSIEUR ASTRINGENT, reparaissant.

395 Parti ! - Les malheureux se sont ri d'Hippocrate !
Il faut les rattraper !

POQUELIN.

Que chacun fouille un coin
De Paris !

MAITRE BEJART.

Ces fuyards ne peuvent être loin !
Courons !

TOINETTE.

Faisons crier la fuite de nos mioches !

POQUELIN.

À son de caisse !

MAITRE BEJART.

À son de trompe !

MONSIEUR ASTRINGENT.

400 Des badauds qui surviennent se heurtent contre les parents
qui s'élancent à la recherche de leurs enfants.

SCÈNE IX.

Fritelin, le Charlatan, puis les Enfants, puis leurs parents.

Fritelin et son Maître apparaissent sur le petit théâtre. Fritelin descend dans la foule et la fait ranger en cercle. Un joueur de viole et un joueur de rebec sonnent de leurs instruments.

FRITELIN.

Place au grand Alastor dans Paris descendu !
Allons, quatre pelés suivis d'un seul tondu,
En arrière ! En arrière, aimable populace !
Délégués des badauds de Paris, place, place !

Il remonte sur le théâtre et crie en se faisant un porte-voix de ses mains.

405 Ha ! Ha ! Ha ! - C'est l'instant ! - Ha ! Ha ! Ha ! C'est ce soir
Gentilshommes, bourgeois et manants, venez voir !
Ha ! Ha ! Ha ! -Prenez place ! Ouvrez l'oeil et l'oreille !
Mon maître, ici présent (c'est la grande merveille !)
A composé pour vous un puissant élixir,
410 Que le roi de Pologne avale par plaisir ;
C'est une eau cordiale et qui vous rafistole
Un homme à la minute ! Et coûte - une pistole ?
Non, messieurs ! - une livre ? Encore moins ! - non ! Pour
~~Ma~~is, pour vous seulement, c'est seulement deux sous !
415 Ha ! Ha ! Ha ! C'est deux sous ! Et l'effet est immense !

LE CHARLATAN.

Il distribue une claque et un coup de pied à Fritelin.
Tais-toi donc, Fritelin ! - Que la farce commence.
Le charlatan et Fritelin se rangent contre la tapisserie.

LE DOCTEUR SANS PAREIL.

Paraissent François en habit de vieillard, Madeleine en costume d'ingénue.

FRANÇOIS.

« Que la vie a d'amers et de subits reflux !

Il s'adresse à Madeleine, qui se tient droite et raide.

420 « Ma petite Isabelle ?

Avec ennui.

Elle ne m'entend plus !
« Ma fille est sourde, hélas ! - Ah ! Le grand diable emporte
« Ce Léandre qu'hier j'ai dû mettre à la porte !
« C'est lui, c'est ce muguet, ce galant animal
« Qui nous cause aujourd'hui tout cet étrange mal.
425 « Depuis hier, ma fille aimable et réjouie,

« Est mourante, et de plus elle a perdu l'ouïe.

À sa fille.

« Mais va, petit bouchon, nous allons te guérir ;
« Scapin, notre valet, est allé nous quérir
« Un docteur sans pareil... Quel médecin !... Un homme,
430 « Dit Scapin, qui vous sauve, et ne prend nulle somme !
« C'est bien lui qu'il nous faut ! Voici ce médecin...

JEAN-BAPTISTE, en habit de médecin. À part.

« Vénus ! Viens protéger Léandre en son dessein.
« Je veux, malgré ce père à notre amour rebelle,
« Entretenir encor la charmante Isabelle !

Haut, à François.

435 « Monsieur.

FRANÇOIS, saluant.

Monsieur.

JEAN-BAPTISTE, réitérant son salut.

Monsieur.

FRANÇOIS, de même.

Monsieur.

JEAN-BAPTISTE.

Que vous faut-il ?
« Parlez. Mon maître est Scot, dit le Docteur Subtil.
« Je puis répondre à tout. - Qui faut-il que je purge ?

FRANÇOIS.

« Contre un tel traitement, nul ici ne s'insurge.
« Mais est-ce bien le cas ?...

JEAN-BAPTISTE.

440 « Je ne prends pas d'argent, monsieur, et je guéris...
Unique dans Paris,

FRANÇOIS.

« L'excellent médecin !

JEAN-BAPTISTE.

Mais je veux qu'on me laisse
« À ma façon, monsieur, tenir la mort en laisse...

FRANÇOIS.

« Je n'objecte plus rien.

JEAN-BAPTISTE.

Voulez-vous un sonnet ?
« J'en ai deux cents sur moi, tous pris sous mon bonnet.

445 « Et puis j'ai de la voix, tenez.

Il chante en regardant Madeleine.

Oui, je vous aime,
« Philis, et vous le dire est un plaisir extrême.
« Je sais aussi danser ;

Il danse.

J'adore les ballets !
« Et je sais faire encor des tours de gobelets.
« En rhétorique enfin je vaincrais Aristote,
450 « Demandez. Vous faut-il une belle litote ?

FRANÇOIS.

« Nous n'avons pas besoin de linottes chez nous ;
« Le chat les mangerait.

JEAN-BAPTISTE.

Ô le pire des fous !
« Il prend pour un oiseau la soeur de l'Antiphrase !

FRANÇOIS.

« J'avais mal entendu.

JEAN-BAPTISTE.

Que la foudre l'écrase !

FRANÇOIS, impatienté.

455 « Monsieur, ma fille est sourde !

JEAN-BAPTISTE.

Eh ! Je le sais fort bien !
« Car du père à l'enfant étroit est le lien,
« Et Tel père, tel fils, non, n'est pas une bourde.
« Vous ne m'entendez pas, donc votre fille est sourde !

FRANÇOIS.

« Oui, mais d'où vient cela ?

JEAN-BAPTISTE.

C'est qu'elle a le tympan,
460 « Sub tegmine fagi, rétréci d'un empan !

FRANÇOIS, insistant.

« Et d'où cela vient-il !

JEAN-BAPTISTE.

Cela vient, que je sache,
« De l'obscurcissement de sa trompe d'Eustache !

FRANÇOIS.

« Ah ! Très bien. - mais d'où vient cet obscurcissement
« De sa trompe, monsieur !...

JEAN-BAPTISTE.

Savez-vous le flamand ?

FRANÇOIS.

465 « Non.

JEAN-BAPTISTE.

Le grec ?

FRANÇOIS.

Encor moins.

JEAN-BAPTISTE.

Le latin ?

FRANÇOIS.

Je l'ignore.

JEAN-BAPTISTE.

« Le syriaque ?

FRANÇOIS.

Peu.

JEAN-BAPTISTE.

Le chinois ?

FRANÇOIS.

Pas encore.

JEAN-BAPTISTE.

« Tant pis ! - Si vous saviez seulement le chinois,
« Je vous dirais... mais non ! - Hippocrate et ses lois
« Ont horreur du français...

FRANÇOIS.

C'est pourtant si commode.

JEAN-BAPTISTE.

470 « Le français passera ; c'est affaire de mode. »

La pantomime succède aux paroles sur le théâtre forain.

MONSIEUR ASTRINGENT.

Il arrive tout essoufflé ; les dernières paroles de Jean-Baptiste ont frappé son oreille, et il s'écrie :

Hein ! Je crois qu'on se moque ici des médecins ?

Avec accablement.

Quelle course !

TOINETTE.

Elle arrive à son tour hors d'haleine et dit :

Ouf ! - La poule appelant ses poussins
A moins que moi d'ennuis et se met moins en peine !

POQUELIN, paraît d'un autre côté.

Ouf ! Pas de Jean-Baptiste !

MAITRE BEJART, survenant à son tour.

Ouf ! - Pas de Madeleine !

Sur les tréteaux, Jean-Baptiste parle bas à l'oreille de Madeleine. La foule rit. Maître Béjart, M. Poquelin, M. Astringent et Toinette écoutent distraitemment ce qui se dit sur le théâtre du charlatan.

FRANÇOIS.

475 « Comment ! C'est parler bas qu'il faut avec les sourds ?

JEAN-BAPTISTE.

« Cicéron nous apprend en ses meilleurs discours
« Que l'on risque, en criant, de leur blesser l'oreille.

FRANÇOIS.

« Je ne m'attendais pas à voir chose pareille.

JEAN-BAPTISTE.

« Permettez.

Il parle tout bas à Madeleine.

FRANÇOIS.

Que dit-il ?

MADELEINE, à Jean-Baptiste.

Oui, Monsieur, j'ai compris.

FRANÇOIS.

480 « Elle entend ! - Voilà, certes, un médecin sans prix !
« Ma fille !

MADELEINE.

Avec monsieur je ne sens plus de crainte ;
« Sa voix, d'une douceur particulièrement empreinte,
« Me guérit. - Je suivrai, dès ce soir, le conseil
« Qu'il m'a donné...

FRANÇOIS.

Tout bas ! Le docteur sans pareil ! »

Nouvelle pantomime.

MONSIEUR ASTRINGENT.

485 Le sot père vraiment !

POQUELIN, avec colère.

Fi ! La fille effrontée !

MAITRE BEJART.

À rire des parents que la foule est portée !
Triste temps ! Tristes moeurs !

La foule rit.

TOINETTE, à Maître Béjart.

Monsieur, dans leur fureur
Ces histrions riraient, je crois, d'un procureur !

Pendant que François tourne la tête, Jean-Baptiste baise la main de Madeleine. ? Il est découvert.

FRANÇOIS.

490 « Vous prenez d'Isabelle un soin un peu trop tendre,
« Monsieur le médecin. Arrière !

Il pousse rudement Jean-Baptiste, dont le chapeau et la perruque tombent, et il s'aperçoit qu'il est dupé.

C'est Léandre ! »

TOINETTE, à Poquelin.

Eh ! Mais, c'est Jean-Baptiste !

MAITRE BEJART.

Ô honte ! J'aperçois
Madeleine, je pense !...

MONSIEUR ASTRINGENT.

Alors, voilà François !

TOUS, écartant le public.

Misérables !

LES ENFANTS, sur le théâtre.

Pincés !

MADELEINE, éperdue.

Voici tous nos papas !

POQUELIN, menaçant Jean-Baptiste.

À bas de ce tréteau, fils effroyable ! À bas !

JEAN-BAPTISTE, imité par ses camarades, saute à terre et dit tout piteux :

495 C'était l'amour de l'art !

POQUELIN, bourrant son fils.

Vous en saurez l'arcane !...

MONSIEUR ASTRINGENT, à François qu'il tient par l'oreille.

À coups de poing !

MAITRE BEJART, à sa fille.

À coups de fouet !

POQUELIN, à Jean-Baptiste.

À coups de canne !

LE CHARLATAN, se jetant entre eux.

Pardonnez-leur, messieurs !

TOINETTE, de même.

Messieurs ! Grâce pour eux !

POQUELIN.

Jean-Baptiste, un bouffon ! Le petit malheureux !

FRITELIN, s'interposant aussi.

Ha ! Ha ! Ha !

Gravement.

Pardonnons, puisque la chose est faite !

500 Ah ! Tenez ! Je ne viens pas faire le prophète,
Car l'avenir pourrait me donner sur les doigts ;
Mais j'ai vécu beaucoup, messieurs, et je vous dois
L'avis d'un philosophe expert en la matière :
Ces enfants, - et surtout ce petit-là, Molière...

POQUELIN.

505 Molière ! Il a changé de nom !

Il se voile la face.

Ô mes aïeux !

FRITELIN.

Ces enfants ont, tous trois, un goût bien curieux
Pour le théâtre...

POQUELIN.

Infâme !

FRITELIN.

Et votre fils, j'espère...

POQUELIN, furieux.

Il sera tapissier, comme monsieur son père !

FRITELIN.

510 Qui sait ? D'ailleurs ici sa figure avertit
Que, s'il mord au métier, - c'est bien sans appétit.

POQUELIN.

L'appétit lui viendra ! C'est moi qui vous l'assure,
Et j'y tiendrai la main.

Il fait le geste de bâtonner quelqu'un.

FRITELIN.

Oh ! Méthode peu sûre !

Mais, voyons, ne peut-il, voire en notre métier,
Porter haut votre nom, dont il est l'héritier,
515 Et même lui donner une gloire nouvelle ?
Songez-y : ce talent, qu'au théâtre il révèle,
Peut lui faire défaut, un outil à la main,
Dans le vieil atelier où vous voulez, demain,
Qu'il oublie à jamais ce que son âme rêve !
520 Ah ! Sans la détourner, vous tarirez la sève
Qui peut-être, au soleil, libre, aurait pour produits
De magnifiques fleurs et de superbes fruits.
Poquelin fait signe qu'il n'en croit pas un mot.
Monsieur ne me croit pas ? Je suis un imbécile ?
525 D'accord ! N'assemblons pas pour cela de concile.
Mais prenons un bourgeois, un être à gros bon sens,
Un sot : mon maître, ou bien

Montrant Béjart.

Monsieur, et je consens
À ne boire jamais que de l'eau cordiale,
S'il ne déclare point, d'une voix doctorale :
530 Du ton d'un bourgeois qui croit rendre un oracle.

Qu'il vaut mieux quelquefois être encore, après tout,
Un illustre écrivain... qu'un tapissier sans goût.

POQUELIN, tirant Jean-Baptiste par le bras.

C'est bon. - À la maison, que le diable t'écoute !

MAITRE BEJART, à sa fille.

Marchons, mademoiselle !

MONSIEUR ASTRINGENT.

Allons, François, en route !

JEAN-BAPTISTE, à ses camarades.

535 Madeleine, François, ne perdons pas espoir !

LE CHARLATAN.

Adieu, mes chers enfants.

FRITELIN.

Adieu ? - Non : au revoir !

JEAN-BAPTISTE.

Il saute au coup de Fritelin. Madeleine et François viennent le rejoindre.

Oh ! Merci pour ce mot ! Oui, ton expérience
Et ma jeunesse ardente ont la même croyance ;
Oui, nous nous reverrons avant peu, Fritelin !
540 D'un violent amour, vois-tu, mon cœur est plein,
Dont le seul but est l'art et dont l'art seul est cause !
Ami, crois-moi, je sens que j'ai là quelque chose,
Oui, qu'il ne doit pas être inutile ou mauvais
545 Que le monde connaisse un jour !... Eh bien ! Je vais,
Dès demain, et quittant la route régulière,
L'aller trouver, ce monde !

FRITELIN.

À bientôt donc, Molière !

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].